

François Cassingena-Trévedy
Moine de Ligugé

Étincelles IV

Le couvre-feu

Étincelles IV

ISBN 979-10-90819-87-0
ISBN pdf 9782372980395
© 2015, Éditions Ad Solem
www.editions-adsolem.fr
Tous droits de reproduction réservés
sous n'importe quelle forme
Imprimé en France

FRANÇOIS CASSINGENA-TRÉVEDY

Moine de Ligugé

ÉTINCELLES IV

2010-2014

Le couvre-feu

Ad Solem

À mon père.

Vade, et abscondere in torrente.

I Reg. XVII, 3

Une flamme tremblotante a traversé l'épaisseur des mondes.

Une flamme vacillante a traversé l'épaisseur des temps.

Une flamme anxieuse a traversé l'épaisseur des nuits.

Une flamme impossible à atteindre, impossible à éteindre
au souffle de la mort.

Elle seule conduira les Vertus et les Mondes.

Une flamme percera des ténèbres éternelles.

Charles PÉGUY,

Le porche du mystère de la deuxième vertu

PRÉFACE

PAR LA FENÊTRE ouverte sur le visage inconnaissable et néanmoins si familier de la nuit, l'on entend bruire tranquillement les eaux de la rivière prochaine, aux vannes d'une petite retenue qu'environne une jeune peupleraie. Étrange et saisissante, cette manière dont la nuit éclaire leur voix et la fait émerger du silence, comme si, porté par elle, et nanti par elle de cette espèce d'épaisseur qui s'attache à la simple présence, le silence, enfin, faisait surface. Dans la clairière intérieure dont cette nuit dilate insensiblement le cercle, laissant affleurer des choses plus anciennes, une conversation me revient en mémoire : celle d'Inès et de l'infante de Navarre, dans *La reine morte* de Montherlant :

INÈS – « Aimer, je ne sais rien faire d'autre. Voyez cette cascade : elle ne lutte pas, elle suit sa pente. Il faut laisser tomber les eaux.
L'INFANTE – La cascade ne tombe pas : elle se précipite. »

La voix des eaux se fait souveraine au cœur de cette nuit. Fraternelle aussi. Saurais-je dire, désormais, de quel côté je suis de leur tempérament ? À cette heure, dans le modeste bassin qu'elles forment en amont du barrage, les étoiles se baignent. Après moi. Avant moi. Elles y infusent. Elles y instillent, muettes, une fraîcheur insolite dont les sels se retrouveront demain, mêlés à la senteur des berges où macèrent ensemble l'aulne roui, la

laiche et la menthe sauvage. Je sais de source sûre, je sais tout bas le regard des étoiles sur les eaux dont, avec d'autres êtres vivants, obscurs ou radieux, je partage pacifiquement le domaine : en s'y réfléchissant, elles les assainissent, tant est certaine l'efficace de leur regard sublime.

Les ardeurs de l'été, maintenant au passé simple, cèdent au recueillement, et, semblant tirer autant de leçons qu'elle expose de fruits, la saison se nuance de sagesse, ou plutôt de cette tristesse dont rien n'est tant l'expression que le sourire. Dans l'embellie d'octobre, le couvert des frênes se fait chaque jour plus diaphane, et comme plus aérien, à mesure qu'il s'auréole. En fermant les yeux, l'on a l'impression que les infimes sonnaillies de leurs feuilles sèches, traversées par instants de souffles inquiets, ressemblent au déferlement de la vague exténuée sur le sable ultime de la grève, au roucoulement léger de l'eau sur les galets. Le soleil, encore tiède, évente le bouquet d'un jeune humus : nourries d'eau et de lumière seulement durant de longs mois, les substances végétales ont cette grâce, cette élégance, lorsqu'elles sont défuntes, de n'exhaler rien d'autre qu'un parfum, de sorte que c'est avec ce bonheur très particulier qui accompagne des retrouvailles, avec ce tressaillement de joie qui salue l'approche d'une résurrection, que l'on peut dire de l'automne à son commencement : *Iam fœtet...* (Jn XI, 39) « Il sent déjà... ».

Un grand marronnier, précipité en travers du lit de la rivière par un orage estival, a fait des pousses neuves, comme l'eussent fait des boutures dans un vase, et va jusqu'à risquer des candélabres de fleurs intempestives – autres étoiles qu'éteindront bientôt, celles-là, la longueur plus sensible et l'âpreté des nuits. Il ne se voit plus de libellules aux extases pointilleuses, mais des dytiques éberlués folâtrant encore à la surface du plan d'eau qu'une bourrasque momentanée complique, brouillant tout ensemble, en d'infimes alvéoles, les doléances passagères du ciel et les silhouettes des platanes qui se mirent. Abîmées chaque

jour plus nombreuses dans le firmament mobile et mystérieux de la rivière, des feuilles mortes s'en vont, minuscules nacelles qu'emporte le courant : certaines, étales et consentantes, prennent des aises de nénuphars, cependant que d'autres se mouillent à peine, légères qu'elles sont comme des virgules. Les anciens Quatre-Temps de septembre sont largement passés et l'on est dans la semaine où il se chante : *In voluntate tua, Domine, universa sunt posita, et non est qui possit resistere voluntati tuæ. Tu enim fecisti omnia, cælum et terram, et universa quæ cæli ambitu continentur : Dominus universorum tu es.*¹ Cantilène presque immobile et, avec cela, si douce à épeler... *Non est qui possit resistere...* Il n'est rien qui puisse résister... Rien. Les feuilles s'en vont, par des artères vivantes, irrésistibles, vers l'universelle Toussaint. Il faut laisser tomber les eaux...

La chandelle et la nuit se tiennent en respect. Heureuse flamme qui n'exorcise point le royaume de l'obscur ! Heureuse obscurité qui ne décime point l'humble provin du Feu ! La chandelle, ce soir après tant d'autres, éclaire le cahier où tomberont les mots – des mots que l'on veut pleins, des mots que l'on veut francs –, comme les noix gaulées viennent choir, en ces mêmes jours, sur le drap étendu au pied du vieux noyer. Pour lors, le métier d'écriture serait-il entré lui aussi dans son arrière-saison, comme le promeneur s'engage dans le sentier que la première génération de feuilles alitées constelle sous ses pas ? L'écriture aurait-elle elle aussi son octobre ? Toujours est-il qu'elle confirme son attrait pour les régions de clairières, son inclination naturelle vers le plus sérieux, le plus serré, le plus secret, en un mot, qu'elle se fait rare. Au vrai, cette rareté ne procède ni de l'indigence, ni de l'indolence : elle est une réponse – un hommage à la rareté effective de ce qui compte en vérité.

¹ « En ta volonté, Seigneur, tout repose, et il n'est rien qui puisse résister à la volonté. C'est toi qui as fait l'univers, le ciel et la terre et tout ce qui tient dans le cercle du ciel. Le Seigneur de l'univers, c'est Toi ! » (Livre d'Esther, 13, 9-11 : introït du XXVII^e dimanche du Temps ordinaire).

L'homme qui continue d'écrire dans la nuit sent, toujours plus pressantes, les exigences de la taciturnité. Il en mesure aussi toute la bienséance. L'horizon de l'ignoré se révèle à lui toujours plus vaste et il ne tient pour certitudes que celles qui, loin d'exterminer la nuit, ou de représenter avec elle une rassurante alternative, en conservent l'abyssale fraîcheur au fond de leur clarté : les certitudes filles de la nuit où l'on sourit aux larmes. Comme il a raison, cet ami, cet aîné qui, au plus ardent d'une nuit sans témoin et devenue néanmoins notre universel patri-moine, a posé tout près l'un de l'autre les trois mots : « Certitude... joie, pleurs... »¹ ! Toute autre certitude, toute certitude étrangère ou transfuge à ces hautes origines est triste et porte déjà les stigmates de l'intolérance. Les étoiles seraient-elles si « claires, précieuses et belles » – *clarite et pretiose et belle*² – n'était la nuit généreuse qui les baigne et qui, jusqu'en leur intime, palpite ? Mais faut-il même parler d'étoiles au pluriel, lorsque c'est en une seule, à la fin, que la nuit se résume et se donne à elle-même immense rendez-vous ; lorsque la « seule étoile » – non pas mortelle, celle-là, comme celle de Nerval – est pareillement, dans la nuit lucidement envisagée, la seule certitude ? *Videntes autem stellam, gavisi sunt gaudio magno valde* (Mt II, 10).³ Hélas, il n'est pas jusqu'à ce Dieu dont il est écrit qu'« il est lumière » (1 Jn 1, 5), il n'est pas jusqu'à l'unique étoile dont certains esprits soi-disant éclairés ne fassent un soleil assommant et ombrageux à l'endroit de ceux qui confessent chercher encore la lumière à tâtons. Mais décidément, ce n'est pas dans cet appareil absolu que l'étoile entend qu'on l'admire et qu'on l'aime, elle qui ne se montre point jalouse de cette affection pleine de révérence que l'on nourrit, à la longue, pour la nuit qui lui sert d'inséparable escorte : ses vrais dévots sont ceux qui, tel naguère Gustave

¹ Blaise PASCAL, *Le Mémorial* (23 novembre 1654).

² FRANÇOIS D'ASSISE, *Laudes creaturarum* (*Cantico di Frate Sole*).

³ « À la vue de l'étoile, ils se réjouirent d'une grande joie ».

Thibon, avouent leur préférence pour « l'ignorance étoilée »¹ et qui font des deux termes constitutifs du Clair-Obscur les destinataires d'une égale religion. Plus l'homme avance, donc, plus il demeure interdit, non sous l'effet d'une contrainte ou d'une impuissance, mais par la seule autorité du mystère qui l'environne en même temps qu'il l'attire, et que l'ordinaire des jours ne cesse de lui susurrer, si bien que, pour tâcher de dire lui-même parfois quelque chose, il n'a plus de recours qu'auprès de la Parole, l'humble Parole qui n'interdit jamais qu'on l'approche. *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes* (Jn VI, 69).²

Ami des eaux dont rien ne domestique ni n'altère la vivacité native, ami des ciels dont rien ne concurrence les luminaires sans artifice, l'ouvrier de la nuit est de cette espèce élémentaire et sauvage dont le doigté sait atteindre, par connivence, à la racine des sources, des horizons, des ormes, des orages, à ces nervures d'Orion, là-haut, dont les gemmes semblent par instants défaillir, à ces trémulations d'une lumière d'autant plus émouvante, d'autant plus propre à éclairer l'intime, sans doute, que les intermittences s'en font plus sensibles et plus lointaine la prime floraison. Réfractaire à toute admiration qu'on voudrait lui prodiguer (nul ne saurait distraire son regard de ce qu'il aperçoit de sa propre pauvreté, ni lui ravir l'étrange béatitude que la considération d'une telle assise lui procure), impatient de ces publicités volages et indiscrètes qui prétendent arracher les gestations de toutes sortes à leur indispensable pénombre, il demeure bien souvent, comme les inscrits maritimes du tout premier appel, sans rien prendre dans ses filets nocturnes – *Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus*³ – sauf à les jeter finalement dans la Parole elle-même – *in verbo autem tuo*

¹ Voir Gustave THIBON, *L'ignorance étoilée*, Fayard, Paris, 1974 ; en exergue, le vers de Victor Hugo dans *La légende des siècles* : « Eh bien non, j'aime mieux l'ignorance étoilée... ».

² « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle ».

³ « Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre ».

laxabo rete (Lc V, 5)¹ –, dans cette Parole magistrale de l'aube qui humilie toute prétention de prendre quoi que ce soit, fût-ce dans l'ordre spirituel, et qui réclame plutôt de nous comprendre tout entier. *Comprehensus sum a Christo Iesu* (Ph III, 12).² Il affronte, pour tout dire, l'aridité ordinaire et invétérée de son propre fond qu'il se sait partager fraternellement, par commune extraction, avec les autres hommes, espérant mériter surtout par là leur fraternelle affection. Il traverse le désert, celui-là du moins qui présente, non pas les aménités d'un lieu exotique, mais les austérités d'un lieu intérieur. Il a entériné de surcroît, avec le temps, l'indifférence apparente et ouatée de ses proches, indifférence qu'il apprend patiemment à ne pas assimiler à une ingratitude, parce qu'elle ne tient pas à autre chose, sans doute, qu'à l'autre-part où ils ont lieu de vivre, qu'à cet endroit où il est lui-même et où ils ne sont pas encore – où ils ne seront peut-être jamais. La susceptibilité doloriste à l'ingratitude d'autrui ne trahit-elle pas d'ailleurs encore un esprit de richesse immortifié et cette illusion d'excellence qui nous porte à nous considérer nous-même aveuglément comme celui qui oblige ? Bref, de l'aridité éprouvée de la part d'autrui, ajoutée à celle qu'il constate d'abord en lui-même, il tire à la longue une sagesse, un peu comme on tire des pommes sûres, des nèfles et des prunelles tardives une douceur inopinée ; une sagesse qu'il veut désormais sans la moindre once d'amertume, lors même que l'amertume entre dans les ingrédients de sa confection, comme celle que s'étonnait finalement de savourer le prophète : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima* (Is XXXVIII, 17) – « Voici qu'à la paix tourne mon amertume extrême ». (Peut-être cette raffinerie de l'amertume, à mesure qu'elle suinte de nous-même, est-elle l'industrie la plus nécessaire et la plus précieuse de la vie). Pour avoir estimé à quel point les survivants sont plus rares que

¹ « Mais sur ta parole (dans ta Parole) je vais jeter le filet ».

² « J'ai été saisi par le Christ Jésus ».

les morts, pour avoir mesuré l'empire que la peur détient sur les mobiles primitifs des actions comme des inerties humaines, pour avoir essuyé le soupçon d'être un incendiaire alors qu'il proposait seulement quelque chose de plus ardent et de plus vif, il lui arrive à lui aussi de murmurer : « Dormez maintenant, et reposez-vous... » (Mt 26, 45), se souvenant de l'ironique tendresse avec laquelle le Veilleur adressait aux siens cette berceuse dans la quiétude provisoire du jardin. Célibataire laborieux à l'âge où l'homme alluvionne et bat son plein, il n'a plus de corps à corps à attendre que celui de la nuit où l'aile même de l'ange s'affirme au pugilat (cf. Gn 32, 25-33), plus d'étreinte à désirer que celle de la rivière aimée, jusqu'en cette orée de l'hiver où les aubes jettent un froid que rien ne viendra plus tempérer désormais qu'un autre printemps à venir. Mais ces brasses hors du commun sont l'essai d'une autre natation dont il pressent, dont il appelle de toute sa chair l'aisance définitive, et dont d'autres voies fluviales seront l'espace entre des constellations inouïes. Tout l'exercice de l'homme, dans le cher ici-bas qui est le sien, est de se faire agile.

Il a laissé derrière lui, comme un rêve infantile et païen, la prétention d'ériger quelque monument que ce soit : ce n'est pas de laisser un nom qu'il s'agit, mais de demeurer en mémoire, c'est-à-dire ensaché dans Celui qui est la Mémoire même autant qu'il est l'Amour. *In memoria aeterna erit iustus* (Ps CXI, 7),¹ ou, plus humblement encore peut-être : *Memento mei, Domine, cum veneris in regnum tuum* (Lc XXIII, 42).² Pourvu qu'il invite largement à la lumière – à l'ignorance étoilée –, le sillage qu'on laisse après soi est plus sûrement pérenne que la stèle dont on cherche à s'assurer l'érection, celle-ci signant doublement son outrecuidance, puisqu'elle prétend tout ensemble confisquer l'attention et borner le temps. Le sillage déploie l'éventail de l'amitié,

¹ « Le juste est en mémoire éternelle ».

² « Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu entreras dans ton royaume ».